

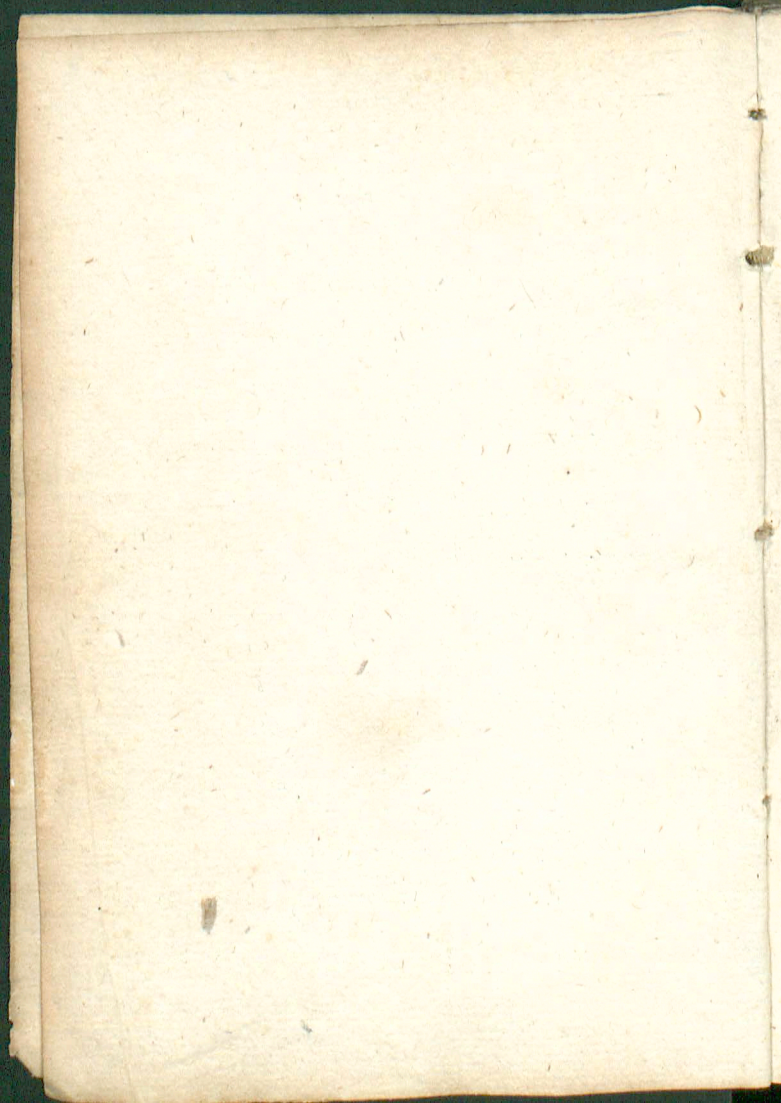
Ms. gall. oct. 29.

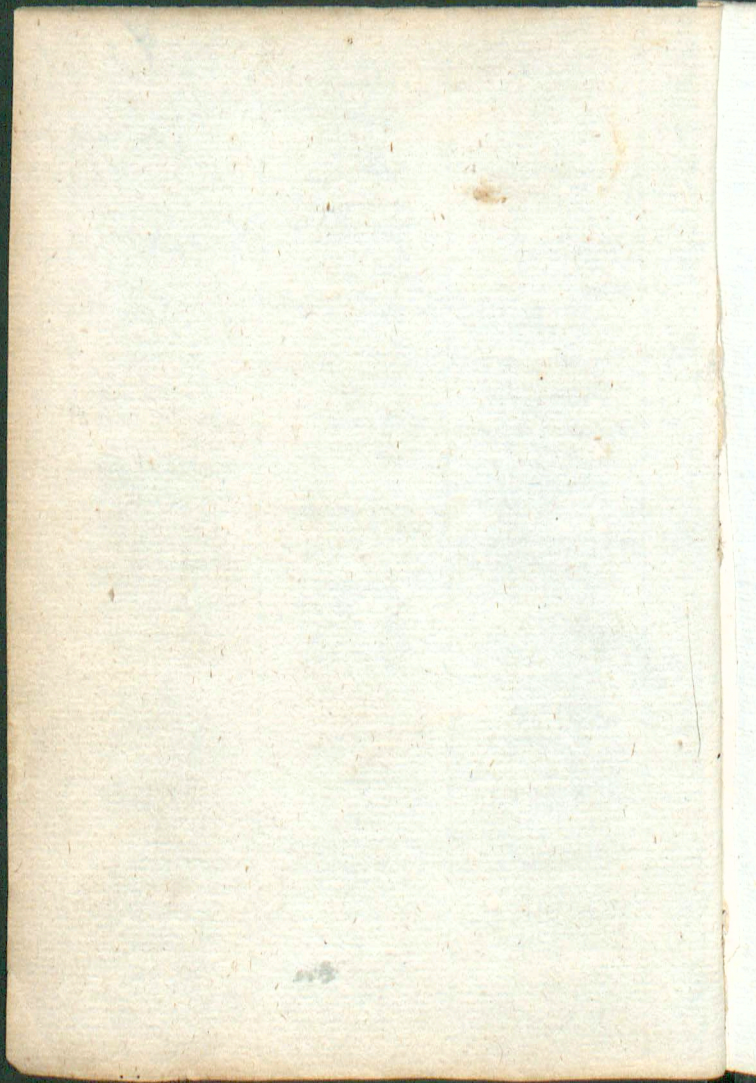
I

acc. 1889. 183.

11. 20. 11.







1
L'homme
consent

ou

la conduite du
sage

enseignant l'art de
bien vivre.



De Paris.

1720.



Ex
Biblioth. Regia
Berlinensi.

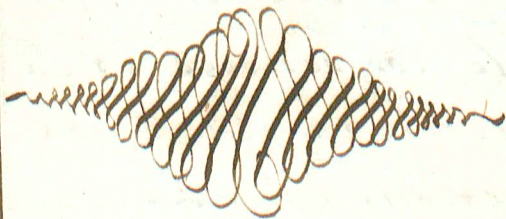
Au Lecteur.

Si l'on s'étonne du
 titre de *L'Homme*
 content que ie donne
 à ce livre, on n'a qu'à
 le lire pour ne s'en
 étonner plus; On a
 beau soutenir qu'on ne
 trouve point le conten-
 tement en ce monde,
 l'expérience demont

cette commune opinion;
on, comme le desir
et la crainte causent
toutes nos inquietudes,
ceux qui ne desirent
que DIEU, et qui ne
craignent que lui
même jouissent de
la tranquillité que les
autres attendent; la
soumission de l'esprit
aux ordres de la Pro-
vidence fait la

felicité de la vie,
 de même que le repos
 de la conscience. le
 paradis de l'ame;
 et pour acquerir tous
 les deux, il faut re-
 garder continuelle-
 ment celui qui les
 peut donner; de's lors
 que DIEU est l'objet
 de nos pensées, et sa
 gloire la fin de nos
 actions, nous saurons

en lui ce véritable
consentement que
tout le monde cherche,
et comme c'est une ques-
tion qui se décide par
la preuve, celle de nos
propres sentimens
peut convaincre notre
esprit, s'il a la faiblesse
d'en douter.



Chapitre. 1.

Qu'on ne doit penser
qu'à bien vivre pour bien
mourir, puisqu'en cette
seule pensée consiste le
bonheur de la vie.

Ceux, qui se met-
tent en chemin pour
faire voyage, ne doivent
avoir d'autre pensée

D.

que celle d'arriver
au lieu où ils vont, et
comme on ne nous a
appris à marcher
que pour aller au
tombeau, il faut re-
garder le bout de nô-
tre carrière à chaque
pas de notre course,
afin de la rendre
moins pénible par
l'esperance de la fran-
chir heureusement;

7. 4
ie sçai bien qu'il est
malaisé de goûter
le repos dans une ac-
tion continuelle, et
qu'on ne scauroit trou-
ver icy bas la tran-
quillité qu'on y cher-
che, en marchant
soudoyers dans le peni-
ble chemin qu'on y
tient; mais il faut
se représenter, que
le soin qu'on prend

de s'aquiescer de son
devoir, est si agreable,
que la satisfaction
en balance la peine,
puisqu'on n'a pas
moins de plaisir à
bien faire, qu'à rece-
voir la recompense
du bien qu'on a fait.

Comme les delices
de la chasse se font
gouter en courant
après la proye par le

desir de la prendre,
les plaisirs de la vie
se trouvent à combat-
tre nos passions par
l'esperance d'en triom-
pher; que si la plus
forte est celle qui
nous attache au mon-
de, notre plus grande
satisfaction se doit
fixer de la resolution
d'en rompre les liens
avec d'autant plus

de raison, qu'à mesure
qu'on s'éloigne de lui,
on s'approche de la
félicité qu'on desire;
en méprisant toutes
les choses qu'il peut
donner, on s'élève au
dessus d'elles, et ce
degré d'élévation
sert de fondement à
notre repos.

Je ne conçois rien
de plus raisonnable,

que de penser à ce qu'on fait pour le bien faire; que si tout le monde desire une heureuse mort, comme il faut de nécessité qu'une heureuse vie l'ait devancée, c'est souhaiter inutilement et l'une et l'autre, que de ne faire jamais réflexion sur toutes les deux; la

Vie ne peut être heu-
reuse que par le bon-
heur qu'on se propose
de la finir heureuse-
ment, de toutes nos
actions la fin en doit
faire la couronne.

Quel avantage
nous seroit-ce de mar-
cher toujours sur des
fleurs et d'avoir les
épines en partage ?
n'est-il pas bien plus

doux en cueillant
les unes avec les au-
tres, de se faire un
bouquet de toutes en-
semble pour en sentir
l'odeur en passant, et
d'en conserver le sou-
venir après qu'elle
sera passée.

L'odeur d'une vie
innocente est si agrea-
ble, qu'elle passe jus-
que dans l'ame; et

par une vertu plus
divine que mortelle,
comme elle embaume
l'air que nous respi-
rons, après l'avoir
rempli du bruit des
louanges qu'on lui
donne; elle nous fait
gouter des plaisirs
qui ne peuvent s'ex-
primer que par la
pensée.

Il n'est point d'autre

paradis que celui de
bien vivre pour bien
mourir; sous les au-
tres plaisirs n'en por-
tent que le nom, ils
sont imaginaires. Le
repos de la santé est
inseparable de l'in-
quiétude que la
crainte de la maladie
nous cause; et que l.
que bonne fortune,
qui nous arrive, come

Le tems qui change
foujours, nous la donne
ne, la necessité de son
changement nous fait
prevoir en sa jouis-
sance le malheur de
sa privation.

Il faut se detacher
icy bas de l'ainour de
toutes choses, puisque
nous n'en avons que
l'usage, et comme
celui du tems regarde

l'éternité, tous les
momens de la vie
nous doivent être éga-
lement précieux, avec
d'autant plus de rai-
son, que le dernier
fera pour jamais, ou
notre félicité ou nô-
tre malheur.

Ne sait-on pas que
nos poulmons sont
des horloges qui mar-
quent les minutes

par notre respiration
 en attendant que l'heu-
 re de notre retraite
 saune; et comme la
 montre de la vie est
 un cadran sans équilibre,
 on ne sauroit connoître
 le tems qu'on a à vivre,
 chaque moment peut
 être notre dernier; et
 ie ne m'étonne pas si
 la Providence l'a or-
 donné de la sorte, elle

a voulu que le jour
du départ fut incer-
tain, a fin que nous
fussions toujours dis-
posés à partir; Et
qu'il y a de plaisir
à faire les préparatifs
de nôtre retraite, et
de ne penser jamais
à autre chose. qu'on
ne se persuade pas que
la pensée en soit triste,
une ame innocente y

trouve son plaisir
 en y trouvant son
 utilité; que scauroit
 on concevoir de plus
 agreable et de plus
 utile, que d'employer
 son tems à la con-
 quête de l'éternité?
 on marche avec ioye
 quand la raison nous
 éclaire, après qu'elle
 même nous a mon-
 tré le chemin qu'on

doit venir; ie veux
qu'il soit dangereux,
on n'a rien à craindre
sous la conduite de
la Providence; que
s'il nous semble peni-
ble aujourd'hui, nous
avons sujet d'esperer
qu'il sera demain
plus beau, parce qu'
en marchant toujours
nous trouverons sans
doute un climat plus

doux, et une contrée
moins desagréable.

Le soleil ne se fait
pas moins admirer
en son couchant, qu'à
son lever; et de quel-
que nuage dont l'in-
constance du tems
le couvre, il conserve
toujours son éclat,
comme c'est propre
à sa nature; il en est
de même d'une belle

ame; on la voit mar-
cher d'un pas réglé
aux approches du
tombeau, où elle doit
terminer sa carrière,
et de quelque disgrâce
dont la fortune veuille
le troubler son repos,
elle demeure immua-
ble sur les fondemens
qu'elle en a établis
à la suite de la vertu.
Quelque longue

que soit la vie, sa
longueur paroît de si
courte durée, quand
le tems en est passé,
qu'on n'ose y songer,
sans il est vrai qu'on
prend cette vérité
pour un songe; ce n'est
pas mettre en usage
la raison, que de mar-
cher toujours sans
penser jamais au lieu
où l'on va, puisque

La demeure en doit
être éternelle.

Comme la vie se
confond avec la mort,
par une nécessité
dont les loix sont in-
violables, il faut ne-
cessairement perdre
la raison, avant que
de perdre le souvenir
de notre condition
mortelle et périssable,
le soleil ne nous éclaire

que pour nous mon-
trer le chemin du ber-
ceau à la sepulture ;
ce n'est pas que nous
ayons besoin de guide,
on ne scauroit s'égarer,
mais DIEU permet
en nous faisant mar-
cher sur les funestés
traces de ceux, qui nous
devancent, que nos es-
prits soient convain-
cus d'une foiblesse

Volontaire par le
semoignage de nos
sens, toutes les fois
que nous oublions ce
que nous sommes;
comment sçaurait-on
l'oublier? on nous in-
vite tous les jours aux
funerailles de nos
parens, de nos amis,
et de nos compagnons,
en attendant qu'on cele-
bre les nôtres: mais

il est important de
 considerer que ce n'est
 pas assez de sçavoir
 que nôtre mort est
 infaillible, il est ne-
 cessaire encore de se
 représenter que celle
 qui lui succedera
 sera éternelle, si nous
 n'employons tous nos
 soins à l'éviter.

La vie ne nous
 sauroit être agreable,

que dans l'esperance
 sensible d'une heu-
 reuse mort, ie dis sen-
 sible par le soin qu'on
 y prend; on ne peut
 réussir en ce dessein,
 si lui seul n'est l'objet
 et de toutes nos pen-
 sées, et de toutes nos
 actions.

Tout le monde veut
 vivre longtems, le
 plus ou le moins en

cela, sont inutiles :
quand on vit dans
son devoir, une langue
vie est une langue
recepte dont il faut
rendre compte ; et
il doit être d'autant
plus exacte, qu'on le
rend devant un Juge
incorruptible.

Je sçai bien que
j'aurois de la peine à
persuader que les

pensées de nôtre fin
sont beaucoup plus
doucees qu'ameres.
mais quand on se re-
presente que nôtre
vie ne tiens qu'à un
moment, et que dans
l'espace de sa durée,
la décision de nôtre
eternité heureuse ou
malheureuse se peut
faire, il faut neces-
sairement qu'un

homme raisonnable
prenne plaisir d'y
penser, puisqu'il
peut trouver son sa-
lut en cette pensée ;
que s'il a le malheur
d'en douter, qu'il se
laisse convaincre par
le témoignage sans
reproche de ceux qu'
il voit mourir, et il
apprendra de leurs
dernières paroles,

que la felicité de
la vie consiste aux
pensées de la mort.

Tout le monde se
plaint de la desobeis-
sance de nos premiers
parens, parce qu'elle
a privé leur posterité
des biens qui leur
estoyent donnés en
partage: mais DEU,
dont la bonté et la
justice également

sont infinies, a voulu
accorder la même grace
à un chacun, de le
faire naître dans le
nouveau paradis de
ce monde avec cette
nouvelle défense, de
ne violer point ses
commandemens, puis
que ce sont au tant
de fruits defendus.
quel sujet a-on main-
tenant de se plaindre?

La connoissance de la
faute commise par
nos Peres, nous peut
instruire; l'exemple
de leur châtiment
doit rendre necessai-
re cette instruction;
chacun est libre de
subir, ou de violer ses
loix, chacun en rece-
vra ou la recompense,
ou la punition; et
c'est en cela que DIEU

nous persuade sensiblement que sa bonté est infinie, puis qu'après avoir effacé de son propre sang la tache du crime de nos Peres, il a voulu que leur posterité jouit du même privilege, en lui donnant la même liberté, afin de n'être redevable de nôtre salut qu'à sa

seule misericorde,
après avoir satisfait
sa justice. Nacun
peut vivre dans le
paradis de ce monde
avec la première in-
nocence de ses pre-
miers Peres, en se
nourrissant de tous
les fruits que DIEU
a plantés, sans man-
ger de ceux, qui lui
ont été de fendus.

C'est à nous de tirer
profit du dommage
d'autrui, en évitant
de broncher à la même
pierre qui a fait choir
les autres; comme
nous vivons aujourd'
lui dans le paradis de
ce monde, subiſſons
les loix qui nous sont
imposées pour trou-
ver la vie dans la mort,
et si sa pensée nous

aflige, regardons-la
comme un moyen ne-
cessaire à l'établis-
sement de notre souve-
raine félicité; nos
cœurs soupireront
soudans en l'attente
du bien qu'ils espèrent,
ne pouvant être rem-
plis que par celui là
même qui leur a don-
né l'être; quand on
vit pour l'éternité,

La vie du senns est en-
nuyeuse: et c'est un
sensible contente-
ment de terminer
sa carrière avec l'es-
perance d'être cou-
ronné au bout.

Ceux qui doutent
de l'enfer, n'ont qu'à
consulter leur con-
science, son bourrelle-
ment sans relache
leur apprendra que
les tourmens des

Damnés sont de me-
me nature, puis qu'
ils durent toujours
sans voir la main
vengereuse qui les
punit.

Tous les criminels
se font une gesne de
leurs crimes; et sans
voir ni bourreau, ni
supplice, ils se sen-
tent mourir à toute
heure d'une mort

beaucoup plus cruelle
que la mort même ;
mais ce n'est pas assez
de penser à bien faire,
l'enfer est rempli de
ceux qui ont conçu
mille beaux desseins,
et qui sont morts dans
la volonté même de
les exécuter ; les œu-
vres seules sont cou-
ronnées : ce n'est pas
qu'un desir ardent

de s'amender avec
un regret sensible de
la mauvaise vie qu'
on a menée, ne puisse
être agréable à DIEU
dans la privation des
moyens de l'exécuter;
mais le mépris des
occasions qui s'en
offrent, peut accrois-
sre nos offenses; et
Toutes les volontez
qui suivent ce mépris

ne scauroient satis-
faire la justice, elle
veut des effets, les pa-
rolles sont inutiles.

Que de foibles pen-
sées, que de vains de-
sirs de bien vivre con-
çoit-on tous les jours,
mais on ne gagne pas
le paradis par le zèle
de la volonté, il le
faut acheter de la
valeur des actions;

elles seules meritent
recompense.

Il est vrai qu'il
faut que les volontez
precedent les actions,
et c'est beaucoup gag-
ner sur nous, de se
determiner une der-
niere fois à bien
faire: mais à moins
que cette Volonté ne
se justifie à tous mo-
mens par nostre

impuissance à l'ex-
 ecuter, le retardement
 est un nouveau crime
 qui doit attirer sur nos
 têtes une nouvelle
 punition.

Vouloir toujours
 faire du bien, et le
 pouvoir sans le faire
 jamais, c'est accumu-
 ler crime sur crime à
 notre confusion; le
 châtiment en est in-
 faillible.

Ce n'est pas assez
de penser, ce n'est pas
assez de vouloir faire,
il faut passer outre;
le paradis n'est pas
la récompense ni des
pensées, ni des propo-
sitions, il faut de
nécessité mettre la
main à l'œuvre, et
franchir la carrière,
pour être couronné
au bout.

Nous ne travaillons
 en cela que pour nous;
 le bien est si charmant
 de quelque côté qu'on
 le considère, qu'on con-
 noît par nos propres
 sentimens, que lui
 même sera un jour
 notre dernière re-
 compense: il ne ra-
 vis pas seulement
 de coye l'esprit qui
 en conçoit la pensée,
 il a des charmes tous

nouveaux pour rem-
plir de delices les
coeurs qui soupirent
de son amour.

Ne vivre que pour
bien faire, c'est vivre
pour ne mourir ja-
mais d'une vie plus
divine que mortelle,
puis qu'en vivant
de la sorte, on s'éta-
blit un paradis icy
bas, dont les felicités
pour être trop sensibles,

ne se peuvent exprimer: Bienheureux celui qui en parle par expérience, il n'a plus rien à souhaiter.

Tous ceux qui se sont engagés à la suite de la vertu, n'ont jamais rebroussé chemin; que si l'on en voit beaucoup qui retournent sur leurs pas, après l'avoir quelque temps suivie, on ne doit pas

s'en étonner, ils ne
la suivroient sans
doute que pour l'a-
mour d'eux plutôt
que pour l'amour
d'elle, ayant un ob-
jet tout contraire
à leur action. l'enga-
gement de cette na-
ture est si glorieux,
qu'il faut manquer
de raison plutôt que
de volonté, pour ne le

rendre pas éternel,
aimer la vertu de
tout son coeur un mo-
ment, c'est assez pour
l'aimer toujours, elle
n'a jamais fait un
Amant volage; come
la connoissance precede
de l'amour, ceux qui
la connoissent par-
faitement, l'aiment
de meme.



Reflexion morale.

Ceux qui ne pensent
iamais à la mort, la
trouvent si effroyable
à sa premiere veüe,
que ie ne m'étonne
pas s'ils en fremis-
sent de peur; mais
quand par une force
de raisonnement plu-
tost que le courage, on
se la rend familiere

en y songeant toujours,
 nous lui ôtons l'hor-
 reur qui l'environne,
 et la rendons si belle,
 que si il nous étoit
 permis de la souhai-
 ter, on en soupireroit
 d'amour plutôt que
 de crainte.

Jamais homme ne
 goûtera les douceurs
 de la vie, sans penser
 à l'amertume de la
 mort; que si l'on a de

la peine à le croire,
il faut se représenter
que la mort a ses apais
aussi bien que la vie,
et que celle cy ne nous
sçauroit être agréa-
ble que par l'esperan-
ce sensible que l'autre
nous sera heureuse,
ce qui nous oblige d'y
penser toujours, si
toujours nous voulons
être heureux.



Chapitre. 11.

Que comme le desir et la
 crainte causent toutes nos
 peines, il ne faut desirer que
 DIEU, et ne craindre que Lui
 même pour être toujours
 contents.

L'expérience nous
 apprend que nos vains
 desirs et nos craintes
 imaginaires, sont tou-
 tes nos inquiétudes,

et causent sous nos
déplaisirs; il n'est
point de coeur sans
desir, on ne voit point
d'ame sans crainte;
et comme celle-cy nous
rend presens sous les
maux qui nous peu-
vent arriver, et que
celui là nous fait
vivre en languissant
d'une vaine attente,
on peut soutenir avec

raison que si l'un nous
 rend malheureux, l'au-
 tre augmente le nom-
 bre de nos miseres.

Que c'est une triste
 vie, d'en desirer tou-
 jours le bonheur sans
 le posseder jamais,
 et d'en ressentir toutes
 les peines par l'ap-
 prehension qui nous
 en demeure, tout ce
 qu'on souhaite nous

tourmente, au si bien
que tout ce qu'on craint,
nos desirs nous font
aller au devant de
l'avenir, pour cher-
cher ce qu'on ne peut
trouver; et nos crain-
tes plus ingenieuses
après avoir rempli
notre imagination
de l'horreur qui les
accompagne, ap-
prochent si fort de

nous le mal qui en
est éloigné, qu'on se
sent bleſſer sans voir
la main qui nous
bleſſe.

C'est être bien mal-
heureux de porter
dans le sein un cœur
toujours fécond en de-
sirs, sans desirer ja-
mais ce qui nous est
nécessaire, et toujours
ineffable en crain-
tes, sans craindre

d'offenser DIEU.

Nous soupçons
après des biens peris-
sables, et nous ne de-
sirons pas le bien sou-
verain; nous appre-
hendons les maux qui
nous peuvent arriver,
et nous ne craignons
pas celui qui nous en
peut garantir; quelle
étrange manie, d'être
ingenieux à s'affliger
soi-même dans des

inutiles desirs, et par
 des vaines craintes,
 nous employons le
 present à souhaiter
 l'avenir pour n'être
 jamais contents qu'en
 esperance, et nous
 rendons l'avenir pre-
 sent, pour souffrir
 tous les maux dont
 on est menacé.

Il faut a souvenir
 l'avidité de nos coeurs
 toujours beaus après

des felicités nouvelles,
et comme ils ne peu-
vent estre remplis
que de DIEU, on ne
doit desirer que lui,
puisque lui seul
comprend tous les
biens souhaitables.
il faut dis-je guerir
nos ames de la crain-
te qui les tyrannise,
et comme le crime
en fait la peine,

nous devons vivre innocemment, puisque l'innocence peut faire nôtre repos.

Celui qui desire DIEU de tout son coeur, ne le scauroit remplir de nouveaux desirs, il n'a rien plus à desirer, et quand la crainte des malheurs seroit gravée fort avant dans son ame, s'il se represente que le plus grand de

Sous est celui du peché
sous les autres lui se:
ront insensibles.

Où qu'il est doux de
faire l'expérience de
cette vérité; tous les
coeurs soupirent sans
voir l'objet qui les
fait soupirer; toutes
les ames craignent
sans connoître la cau:
se de leur crainte:
On desire des biens pe:
riissables dont on ne

66.

peut jouir qu'en pas-
sant, et l'on me prise
un bien infini, dont la
possession doit être
éternelle; on craint
des maux imaginaires
qui le plus souvent
n'arrivent pas, et l'on
ne songe point à ces
supplices qui nous
sont destinés, dont le
châtiment est infail-
liblé; Celui, qui ne

souhaite que ce qui
 est juste, voit toujours
 ses vœux exaucés;
 et quand on use bien
 du present, on n'a p.
 .prehende point à
 .venir.

Que les paroles de
 S. Thomas d'Aquin
 raisonnent delicieu.
 sement à mes oreilles
 quand il repond à
 DIEU dans la liberté

de souhaiter de lui
quelque grace, qu'il
ne desiroit que lui
même, mais si cette
reponse paroît mer-
veilleuse, la bonté de
celui à qui il la fai-
soit, est bien sans com-
paraison beaucoup
plus admirable en-
core, puis qu'elle mê-
me la lui suggeroit,
à fin qu'il n'eût jamais

rien à craindre, ni à
desirer.

Comme on ne scau-
roit aimer DIEU
modérément, on ne
peut balancer le de-
sir de posséder sa
gloire, avec le soin
d'acquiescer les hon-
neurs icy bas; et c'est
ce malheureux par-
tage de nos coeurs
qui en fait toutes

les inquiétudes; nous
desirons également,
et les delices du Ciel,
et les contentemens
de la terre; et d'un
même cœur nous ap-
prehendons tout à
la fois, et les mal-
heurs de ce monde, et
les peines de l'autre;
iugez si cette nature
de souhaits, et si cette
sorte de crainte, nous

peuvent faire trou-
ver le repos que nous
cherchons.

Celui-y voudroit
violenter les vœux pu-
blies qu'il a faits,
comme s'il ne savoit
pas que la volonté
en est aussi criminelle
que l'action; quel
aveuglement! au
lieu de subir la loi
qu'il s'est imposée, de

plier le col au joug
 qu'il s'est donné, et
 de porter les chaînes
 qu'il s'est fait lui
 même; il s'afflige,
 il se tourmente, sans
 considérer que son
 affliction ne change
 point la rigueur de
 la loi, que son tour-
 ment n'amolir pas
 la dureté de ce joug,
 et que son inquietude

rend ses chaînes plus
pesantes, qu'il ya
de plaisir de vivre
dans des liens que
DIEU a ourdis de ses
mains propres, après
lui en avoir deman-
de' la grace, que
c'est un grand bon-
heur de mourir dans
une prison dont il
est le Geollier, après
lui en avoir donné

les clefs; et que c'est
 une gloire sensible
 de pouvoir remplir
 la place qu'il nous
 a marquée de toute
 éternité, dans la
 condition où sa Pro-
 vidence nous appelle,
 quelle destinée plus
 heureuse pourroit-on
 souhaiter?

On en voit d'autres
 qui desireroient se

d'échapper du pesant
fardeau de leur ma-
riage, après avoir
oublié que la minute
du contrat en a été
faite dans le ciel,
avant que les Notai-
res l'ayent passé
sur la terre. Les
liens que le Ciel
ourdit, et dont la foi
publique enchaîne
les cœurs, ne se

peuvent jamais
rompre; ce sont ces
desirs également
sacrileges et inutiles,
qui se rendent les
Tyrans et les bour-
reaux de tous les
coeurs infideles qui
les conçoivent.

Il y en a beaucoup
qui se font malheu-
reux par la crainte
de le devenir, dans

le peu de foi qu'ils
ont à la Providence,
comme si elle étoit
obligée à leur donner
caution du secours
qu'ils en doivent
esperer.

C'est cette crainte
servile et criminelle,
qui tient à la gehem:
ne toutes les ames
qu'elle maîtrise,
et qui fait autant

de malheureux qu'elle frappe d'imaginations; il ne faut craindre que les malheurs qui sont inseparables de nos crimes; on ne sauroit être malheureux et innocent; une conscience paisible rend une ame tranquille.

Quand la Justice regle nos desirs, elle

en ôte l'inquietude,
et lorsque le devoir
iustifie nos craintes,
lui même nous les
fait concevoir sans
étonnement; il faut
desirer le bien, et
craindre le mal; et
comme DIEU est le
seul bien souhaitable
et le peché le seul
mal qu'on doit app.
prehen der, nous devons

soupirer sans cesse
 après l'un, et n'être
 capable d'aversion
 que pour l'autre, si
 l'on veut trouver le
 repos de la vie, et le
 bonheur de la mort.

Que c'est un effro-
 yable destin d'avoir
 icy bas toutes choses à
 souhait, puis qu'on
 n'y peut posséder que
 des biens périssables;

DIEU permit au
plus ambitieux des
Rois de faire la con-
quête du monde; et
dès lors qu'il en fut
le maître, il connut
que son ambition
l'avoit déçu, puis
qu'il fut contraint
de borner son éten-
due dans l'espace de
sept piés de terre,
dont il avoit besoin

pour faire son tom-
beau.

Les uns desirent
les richesses, ce desir
coute la vie et l'hon-
neur à Cassus; ie dis
l'honneur, sa memoire
est honneuse à la pos-
terite; la fortune
vendit si cher à Cesar
l'envie d'essayer seu-
lement la Couronne
de l'empire du monde,

que la premiere
fois qu'il la mit sur
sa tête, elle succom:
:ba sous sa pesanteur.
Nero n'étant pas sa:
:tis fait de la qualité
d'Empereur, desira
celle de Comedien pour
remplir l'attente du
Theatre; mais lui
même fut le sujet
d'une sanglante Tra:
:gedie; et après avoir

donne' du plaisir au
peuple durant sa vie,
il le divertit du spec-
tacle de sa mort.

Il y en a beaucoup
qui voudroient avoir
un bel esprit, sans
considerer que sa
beaute' consiste en
la bonte', et cette bon-
te' en la seule lumie-
re qu'il nous donne
pour trouver le

chemin de nôtre
salut.

Les Dames ne sou-
haitent que la beau-
té, comme si elles ne
sçavoient pas que son
destin est le plus mal-
heureux du monde;
toutes les beautés du
corps sont des fleurs
de jardin, qui nous
disent adieu en les
regardans, puis qu'on

ne peut les regarder
 qu'une fois dans le
 vif éclat que le soleil
 leur donne; de tous
 les presens que la na-
 ture peut faire, il
 n'en est point de plus
 funeste que celui-là,
 puis qu'il est insepa-
 rable de toutes les
 disgraces qui suivent
 une grande beauté:
 qui dit belle, dit

malheureuse; sans
une grace continuelle
et extraordinaire, de
volonté ou de pensée,
en fuyant à ceux qui
la poursuivent, soit
pour rendre sa fuite
lente ou tardive, ou
soit pour s'arrêter
après s'être lassé
à courir.

Ne desirons que
DIEU, ne craignons

que lui même, c'est
l'unique moyen de
trouver le repos au
milieu des inquié-
tudes, dont on peut être
agité!

L'art de gouverner
les plaisirs de la vie,
consiste à connoître
la vérité de ces plai-
sirs; comme il n'en
est point d'autre que
de plaire à celui

qui nous l'a donnée,
il ne faut que le re-
garder en tous nos
desirs pour assouvir
le coeur qui desire de
même que dans nos
apprehensions, a fin
que notre esprit en
cet objet divin, ^{se fortifie} puis
qu'il rend invincibles
sous ceux qui les re-
gardent.

Si l'avare pouvoit

connoître la nature
des trésors, qu'il sou-
haite, bien loin de les
souhaiter, il change
en son amour en
aversion; mais com-
ment peut-il être
éclairé en cette con-
noissance, si la lu-
mière de sa raison
l'aveugle par le mau-
vais usage qu'il en
fait.

Une expérience
continuelle convainc
ses sens par des ob-
jets sensibles, puis
qu'il marche sur les
cendres d'un grand
nombre de mauvais
riches, qui sont morts
avec un repentir in-
utile de leurs crimes,
puisqu'ils sont en-
fermés dans le tombeau
sous revêtus de leur

noire passion d'avarice,
après avoir oublié
volontairement le nom
de ceux à qui ils avoient
dérobes le bien.

Si toutes ces preuves
convainquantes ne le
sont pas encore assez,
je n'ai plus rien à dire;
qu'ils meurent avec
leurs desirs; si la terre
ne les a jûs terminer,
l'enfer les a souvira,

puisque lui même
en doit être la dernière
fin.

Qu'ils vivent aussi
dans la crainte de
toutes choses, hormis
celle d'offenser DIEU,
il suffit que sa justice
soit à la fin vengée,
les méchans ne sau-
roient trouver d'abry
contre ses foudres; et
Tous les Autels de

refuge, changeant de
 nom, et de nature, sont
 des Autels d'expiation,
 où les ames criminelles,
 demeurent exposées
 éternellement en
 victimes, pour être
 sacrifiées à tous mo-
 mens, sans le pouvoir
 être une dernière fois.

Celui, qui passe sa
 vie en desirs inutiles,
 connoit à la fin de

sa journée, qu'il l'a
employée à dormir,
puis qu'il n'a vécu
qu'en songe.

Je veux que nous
ayons le bonheur
de voir tous nos sou-
hairs accomplis, com-
me nous ne pouvons
souhaiter de la for-
tune que les biens
qu'elle donne, jugez
de quel prix en peut

être la conquête, leur
possession n'a jamais
enrichi personne.

Quel bien peut-on
desirer sur la terre, si
notre destin en a
marqué la place pour
y faire celle de nos
tombeaux? enquerez
vous de tous les riches
qui meurent, combien
ils estiment leurs
richesses, ils vous

repondrons que leur
valeur consiste en
celle du suaire? faut
il prendre tant de
soin pour en porter
si peu de chose?

Le moyen d'asouvir
tout à coup l'avidité
naturelle de nos coeurs,
c'est de faire tourner
leur glace du côté du
ciel, afin que lui
même soit leur

objet, comme il est
leur esperance: et
comme il ne se fait
pas moins craindre
par le bruit de ses
foudres, qu'il se fait
admirer par la beauté
de ses Astres, écoutons
la voix de ses tonne-
res, pour apprendre
d'elle par avance, ce
qu'elle doit annoncer
le jour du jugement,

afin de disposer nos
esprits à concevoir
des pensées convena-
bles à l'horreur de
cette dernière journée
du sens, où l'éterni-
té commencera son
regne.

Reflexion morale.

Il n'est pas mal aisé
de le prouver; la pos-
session de tout ce que

nous desirons icy bas,
nous en donne le dé-
gout, et en suite le
mépris. il suffit de
jouir de tous les biens
qu'on a souhaité, pour
ne les aimer plus; et
c'est assez de sçavoir
qu'ils nous appar-
tiennent, pour se ren-
dre insensible aux
plaisirs de leur con-
quête; c'est le propre

de tous les biens perissables, d'inquiéter le cœur qui en jouit, parce que comme ils ne peuvent remplir le vuide de son avidité toujours naissante, il oublie qu'il en est le maître, et cet oubli lui en fait souhaiter de nouveaux, mais quand nous regardons le ciel au lieu de la terre, dans

nos desirs, a fin que
DIEU seul soit leur
objet, ce coeur toujours
avide et toujours in-
quiet, change tout à
coup de nature, se
trouvant a souvi dans
ses desirs mêmes, sans
inquiétude, et dans
ses esperances, puis
qu'il ne peut conce-
voir un bien plus
grand que celui qu'il

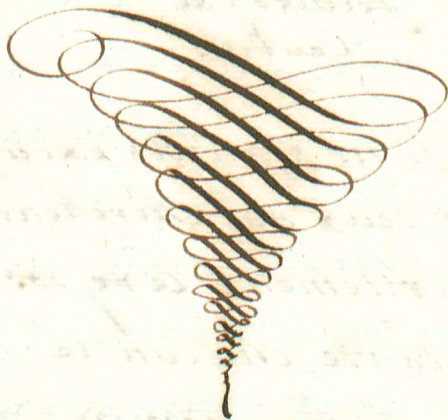
desire, ni esperer une
felicité plus parfaite,
que celle de sa posses-
sion; il en est de
même de la crainte,
cette passion maîtrise
si fort nos ames, qu'on
a peur de tout; on ap-
prehende la pauvreté,
les maladies, et mille
autres disgraces, et
quoique sous ces maux
soient à venir, DE V

permet que leur dou-
leur nous soit sensi-
ble, pour nous punir
continuellement, puis-
que nous l'offençons
sans cesse; Mais
quand notre crainte
n'a pour objet que le
peché, dans une juste
apprehension de le
commettre, cette pas-
sion change heureuse-
ment pour nous de

nature, puis qu'elle
nous donne tout à la
fois et le courage de
mépriser les malheurs
qui sont à venir, et
la force de se rendre
maîtres de ceux qui
nous arrivent; jugez
de l'avantage qui
nous demeure, en ne
desirant que DIEU,
de pouvoir éteindre
dans nos coeurs l'ardeur

de cette soif qui les
fait soupirer incessamment
après des biens
perissables; et conséquemment
inutiles; et représentez-vous
le bonheur qu'on a en
ne craignant que d'offen-
ser DIEU, de tre à
l'épreuve de toute
autre crainte, sans
changer de visage ni
à la rencontre des

perils, ni à la veüe
de la mort. C'est la
recompense que Dieu
donne à ceux qui
l'aiment, et qui le
craignent.



Chapitre . III .

Que tout le bonheur de ce
monde consiste en la re-
cherche des moyens
pour acquérir les
félicités de
l'autre.

Je ne sçaurois excu-
ser ceux qui cherchent
inutilement le repos
de la vie, chacun le
peut trouver en

travaillant à son salut: comē ce travail se confond avec la tranquillité, si nous en considérons et l'objet et la fin, on ne peut être malheureux en agissant de la sorte.

Que scauroit-on en effet concevoir de plus délicieux, que d'employer le tems

de cette vie toujours
agonisante, à la con-
quête d'une nouvelle
qui ne connoitra point
la mort? quel bonheur
peut être plus grand
que celui de travailler
à nous rendre éternel-
lement heureux? et
quelle gloire plus so-
lide scauroit-on pre-
tendre, que celle de se
faire des couronnes

dans le sens, que
son inconstance ne
nous scauroit ôter!
c'est en ce seul emploi,
c'est en ce seul travail
et en cette seule action
que consiste la feli-
cité de la vie.

Est-il rien de plus
véritable que la ioye
d'une ame innocente?
est-il rien de plus
charmant que la

tranquilité d'un es-
 prit qui ne pense qu'à
 bien faire? et peut
 on se représenter un
 coeur moins agité, que
 celui qui embaume le
 même air qu'il respire
 de l'odeur d'une belle
 vie?

Je n'apprehende
 point qu'on mette en
 doute cette vérité;
 chacun peut ressentir
 ce que je dis; La

raison convainc les
plus incrédules sur
la foi de leurs propres
sentimens.

Il ne faut s'occuper
qu'à faire ce qu'on
doit, pour ne s'ennu-
yer jamais; il ne
faut que penser à
la félicité que nous
pretendons pour
être toujours heureux,
et le seul moyen de

Vivre en repos, c'est d'y
mettre sa conscience.

J'ai de la peine éga-
lement à souffrir ceux
qui s'ennuyent tou-
jours, comme s'ils vi-
voient sans y penser,
et ceux qui se plain-
nent sans cesse des
maux qu'ils endurent,
comme s'ils avoient
oublié les maux qu'ils
ont faits. La vie est
certes un emploi trop

important pour n'y
penser pas, puis qu'
elle ne nous est don-
née que pour acquérir
l'éternité; et les
plaintes siéent mal
à la bouche d'un Pré-
sident; on doit la sou-
mission à la loi, et
l'oracle qui la pré-
sente nous impose
silence.

Que ceux qui sont
à charge à eux mêmes,

me semblent mal-
heureux; ils se cher-
chent inutilement en
leur presence; et ne
se trouvent jamais;
et comme ils vivent
par necessite' plutot
que par raison, ils
traînent leurs chaines
au lieu de les porter;
et soupirant sans
cesse sous l'air qu'ils
respirent, ils meurent

aussi miserables
qu'ils ont recûs, sans
avoir jamais fait
reflexion ni sur la
vie, ni sur la mort.

Les plaintes de
ces esprits forts ne
me paroissent pas
moins criminelles,
quand d'une impu-
dence de Demon ils
trouvent à dire à tou-
tes choses, comme si

le hazard en étoit le
 Créateur, ils voudroient
 reformer les desordres
 du monde, et leur vie
 est une image de con-
 fusion.

Ce n'est pas le moyen
 de vivre en repos, que
 de s'inquiéter de tout,
 on ne sauroit être heu-
 reux sans y penser,
 il faut que chacun tra-
 vaille d'une action

continue à l'éta-
 blissement de sa fe-
 licité, pour en jeter
 des fondemens iné-
 branlables; et si l'on
 veut voir son travail
 couronné, on le doit
 rendre continuel, puis-
 qu'un moment d'inter-
 vale peut être celui
 de notre perte.

Mais qu'on ne se
 souvienne point de la

peine qu'on y peut
trouver, elle est balan-
cée d'un plaisir qui la
rend insensible; et si
elle se fait sentir, ses
rigueurs ont des appas
qui la font aimer, au
lieu de la faire crain-
dre.

Comment se peut
on dire malheureux
en marchant sur les
pas de celui qui a pris
en partage toutes nos

misereres! de quel tour-
 ment scauroit-on
 avoir le coeur atteint
 à la suite du DIEU
 des souffrances, et de
 l'homme de douleurs!
 Les disgraces qu'il nous
 envoie sont des felici-
 titez, la main qui les
 donne en change la
 nature; que si l'on
 n'en goûte pas les dou-
 ceurs qui les accompagnent

c'est alors seulement
qu'on se peut dire mal-
heureux; nôtre insen-
sibilité rend nôtre
malheur véritable.

Quand les félicités
du Ciel ne font pas
l'objet de nos desirs, le
bonheur que nous es-
pérons sur la terre
fait la cause de nos
inquiétudes: si nous
n'avons l'esprit rem-
pli des pensées de

notre salut, notre
coeur demeure vuide
de consolation, dans
les dangers qui presen-
tent notre perte.

Encore que les
belles ames soient au-
dessus de l'interet,
celui de la gloire les
anime si fort à la
conquete de ses cou-
ronnes, que l'impos-
sible leur paroît

facile pour les em-
porter; il en est de
même de ceux qui n'
ont de l'amour que
pour les choses eter-
nelles; à quelque prix
que le ciel mette leur
jouissance, ils ne
s'estiment heureux
qu'en la recherche
des moyens de l'acquie-
rir; et cômme en cela
leur bonheur est

Toujours beaucoup plus grand que leur peine, ils oublient celle-cy pour goûter l'autre plus sensiblement.

Certes, ceux qui se disent malheureux, en franchissant une carrière dont les felicités du Ciel doivent être le prix de leur course, le sont en

effet dans leur insensibilité, puis qu'ils ferment les yeux à la brillante lumière, qui les éclaire, après s'être rendus insensibles à la douce espérance qu'ils ont droit de concevoir.

N'est-il pas hon-
 teux à des fideles
 Chrétiens, de voir en-
 cherir sur leur fidélité

des infideles Mace:
doniens à la suite
d'Alexandre, puis qu'
il les traîne après lui,
avec les seuls liens de
l'esperoir de ses conquê:
tes, sans avoir d'autre
caution que celle de
son courage invincible,
les plaines sablonneuses
de l'Asie n'ont plus
d'horreur pour alentir
les pas de leur marche,

et les écucils sans nom-
 bre de la Mer Caspienne,
 ne scauroient les arre-
 ter plus long tems sur
 le rivage, après s'être
 persuadés de surmon-
 ter les autres; ils veu-
 lent vaincre ou mou-
 rir, quoi que la fin
 de leur vie soit la fin
 de leurs esperances.

Quel personnage
 pouvons nous faire à

la veüe de ces heros
 infortunés, puis qu'ils
 portent avec eux toute
 de leur fortune? Se-
 rons-nous tristes à la
 veille du jour qui
 nous doit combler
 d'une ioye éternelle?
 nous dirons nous mal-
 heureux, dans les
 justes pretentions
 d'une félicité qui ne
 finira jamais? vivrons

nous en inquietude
 en l'attente infailible
 de ce repos, dont DIEU
 même doit être le
 fondement? et aurons
 nous toujours la bouche
 ouverte pour mur-
 :murer contre nôtre
 destin, come si nous
 doutions de la bonté
 de celui qui en a ren-
 :du les loix inviola-
 :bles?

Ce Monarque qui
 n'a que de la terre à
 donner, se fait suivre
 avec ioye dans tous
 ses longs espaces, par
 une foule de divers
 peuples; et le Crea-
 teur du ciel, qui le
 promet pour recom-
 pense, ne nous engage
 à sa suite qu'à regret,
 puisque nous pleu-
 rons toujours, puis

que nous soupirons
sans ce ſe en marchant
ant après lui, mais
je ne m'en étonne pas,
comme un coeur par-
ſagé n'a point de
Maître, on ne ſçauroit
aimer le ciel et la
terre tout à la fois;
ſi l'on ne ſe donne tout
entier à DIEU; le
peu qui nous reſte
ſuffit pour diſpoſer

de nos volontez au
mépris de la sienne,
et c'est ce qui fait nô-
tre malheur.

Il ne faut point se
flater, où il y va du
bonheur de la vie,
nous ne le trouverons
jamais en ce monde,
si nous ne le cherchons
dans l'autre, en don-
nant toutes nos pen-
sées, et toutes nos

actions aux soins de
l'acquiescer, puisque
de ce travail même
nous pouvons tirer nô
tre repos.

S'il est vrai que le
mauvais usage des
richesses fasse sous les
malheurs de la vie,
il faut avouer que
tous les riches ont be-
soin de consolation,
puisque tous en usent

si mal, qu'à moins
d'une grace particu-
liere, ils bronchent
sous à la pierre de la
volupté, comme la
pierre d'achoppement
qui les fait tomber
d'une chute mortelle,
puisqu'on ne s'en re-
leve jamais.

Être riche et heu-
reux, l'incompatibilité
est trop grande de la

felicité avec la richesse
pour les faire subsis-
ter ensemble; et afin
qu'on n'en doute plus,
il faut se représenter
que le partage des
richesses n'est pas ce-
lui des prédestinés:
le premier de sous a
voulu succéder à la
pauvreté, et à la di-
sette; ce n'est pas qu'il
soit impossible de se

sauver avec les biens
de la terre, mais à
moins de s'en servir
pour acheter le ciel,
il ne sera jamais nô-
tre conquête: comment
peut-on songer à ses
plaisirs, tandis que
nous goûtons ceux
que le monde nous
donne? et de croire
qu'on puisse acquérir
ses felicittez sans y

songer, c'est prendre
un songe pour la verité.

Le plus grand bon-
heur qu'on peut sou-
haiter, c'est celui d'a-
voir du bien pour rem-
plir la condition où
DIEU nous appelle,
sans elever jamais
nos yeux sur celle qui
est au dessus, comme
sur une place desti-
nee à un autre; il

suffit d'être placés
 au rang que DIEU
 nous a donnés, sous
 les autres ne nous con-
 viennent pas, il faut
 toujours river un ri-
 deau entr'eux et nô-
 tre ambition, pour
 n'être pas senté de
 leur veüe.

Tout le monde songe
 à faire fortune pour
 être heureux, et sous

ceux qui la font, sont
les plus malheureux
du monde, ie dis les
plus malheureux ;
ils courent hazard de
se damner, et la dam-
nation comprend
sous les malheurs
imaginables, bien
qu'ils soient au dessus
de l'imagination.

Faire fortune, c'est
vivre de jour à autre

d'une vie apparemment
heureuse, comme app:
paremment & agreable,
ie dis apparemment;
ses felicitez et ses de:
lices sont d'autant
plus imaginaires,
que ceux qui les gou:
sent ne vivent eux
memes que de mo:
ment à autre, sans
que leur jeunesse ni
leur santé puissent

être caution de la
durée d'un seul.

Si l'on sçavoit la
valeur de la vie, on ne
l'emploieroit qu'à
bien faire, le bien
qu'on fait, nous de-
meure; on a beau
travailler pour ac-
quiescer celui de la
terre, tout celui qu'
elle a produit y est
encore, et personne

ne s'est jamais en-
richi, ni de sa conquê-
te, ni de sa possession,
ce qui nous fait con-
noître par une ex-
périence non seule-
ment sensible, que
sous les chemins de
la fortune aboutis-
sent à notre perte,
puisque les plus
fortunés sont d'or-
dinaire en état de

ne se sauver jamais.

Encore qu'il y ait
divers chemins pour
aller au ciel, il faut
avouer que celui que
DIEU a tenu est le
plus assuré, bien
qu'il soit le plus pe-
nible, ie dis le plus
penible en apparence,
il faut consulter le
coeur en secret pour
en sçavoir la verité;

on a beau réüffir en
toutes choses dans le
monde, on ne réüffit
à rien quand on n'y
fait pas son salut,
puis que hors de lui,
tout y est inutile.

Avoir la fortune
à sa suite, venir la
fortune à ses gages,
pour disposer abso-
lument de ses faveurs,
si les plus grandes ne

scauroient faire un
 homme heureux; quel
 repos peut-on esperer
 de la possession de
 toutes ensemble?

Faisons tout ce
 que nous voulons,
 nous ne faisons rien
 quand nous manquons
 à faire notre salut;
 cent siecles de vie, et
 cent millions de
 rente par jour, sont

des Veritables chi:
:meres, elles ne peu:
:vent satisfaire nô:
:tre imagination qu'
en passant, puis
qu'elles ne font que
passer.

On connoit la soli:
:dité d'un esprit par
celle de ses pensées,
et comme toutes sont
inutiles, si elles n'ont
pour objet l'éternité,

à moins que de penser
continuellement à
elle, on ne pense ja:
mais à rien; comme
Aucun n'a valant au
monde que l'esperan
ce d'être sauvé, c'est
mourir par avance
en vivant, de ne tra:
vailler pas sans ce fse
à son salut. ayons
tout à souhait dans
le tems, si lui même

nous livre à l'éternité
sans avoir employé
sous les soins de la
vie à l'acquiescer, l'é-
ternité nous demeu-
rera, mais ce sera
pour marquer la
durée de nos malheurs
et de nos peines.
Lecteur ie parle à
toi.

Il n'est rien de si
difficile à un homme

riche, que de se sau-
ver; comme ses rich-
esses l'attachent à
la suite de la volupté,
elle remplit si fort
son esprit des plaisirs
imaginaires, qu'il ne
pense jamais aux
véritables, ce qui le
rend d'autant plus
malheureux, que son
malheur passe du
sens à l'éternité!

Être toujours heu-
reux en ce monde,
c'est avoir toujours be-
soin de consolation,
puisque les plus gran-
des felicittez sont des
presages infaillibles
de pareilles disgraces.
La nature ne scauroit
produire des roses sans
épines.

Il n'est point de
jour, qui n'ait sa nuit,

et quoi que la Mer soit
 l'image sensible de
 l'inconstance, cette
 inconstance est im-
 muable dans la ne-
 cessité de faire succé-
 der l'orage à la bo-
 nace.

Tous les hommes
 riches me font com-
 passion; leur desti-
 née me paroît si mal-
 heureuse, que la

seule pensée m'en
fait horreur; s'en
dormir dans les de-
lices de la vie, et ne
s'éveiller que dans les
agonies de la mort,
pour encourir une
damnation éternelle,
il n'est rien de plus
effroyable.

Tout le monde de-
mande des biens à la
fortune, sans considérer

que leur jouissance
 fait tous les malheu-
 reux de la vie; la ve-
 ritable richesse ne
 consiste qu'au mépris
 de toutes ensemble.

Reflexion morale.

Je ne connois rien
 de plus déplorable,
 que l'histoire de nos
 bonnes fortunes à
 l'heure de la mort;

comme toutes les ac-
tions qui regardent
la terre y sont enseve-
lies avec nous, le veit
qu'on en fait donne
plus de pitié qu'il
ne cause d'admiration,
si les honneurs dont
on jouit ne sont rien
du tout, jugez de
quelle nature peut
être nôtre gloire
passée; tout le bon-
heur de ce monde,

consiste en la recherche des moyens pour acquérir les felicités de l'autre: le soin qu'on y prend est si agreable, la peine qu'on y trouve a tant de douceur, que l'esperance en cela n'a pas moins d'appas que la possession, puis qu'on la croit infailible; est-il rien

de plus délicieux,
que d'employer tout
son sens à la conquête
de l'éternité? c'est
le solide bonheur, c'est
le véritable contente-
ment; et sous ceux,
qui le chercheront
ailleurs, ne le trouve-
ront jamais.



Chapitre. IV.

Que pour être heureux dans
 le monde, il y faut vivre du jour
 à la journée, en faisant tou-
 jours son devoir, puisque
 chaque moment peut
 être celui de nos
 derniers retours.

Ceux qui font gloire
 d'être heureux icy bas,
 ont oublié sans doute,
 que le monde est une

prison remplie de
Criminels condamnés
à la mort par un ar-
rêt irrevocable, et
qu'ils attendent à
toute heure celle de
l'exécution; le tems
nous conduit au tom-
beau par le chemin
que la Providence
lui a frayé; et quoi
qu'il porte l'horloge
à la main pour

marquer la durée de
notre Voyage, il ne
sait pas le moment
qui le doit terminer.

Dans cette incerti-
tude du jour de notre
mort infaillible, on
ne sauroit trouver
le repos de la vie que
par le mépris qu'on
en fait, parce que
ce mépris rend si beau
le chemin que nous

Tenons, qu'on marche
avec plaisir, et l'on
arrive où l'on va
avec ioye, quelle sa-
tisfaction de faire
son bonheur en fai-
sant son devoir, et
quelle ioye de suivre
son destin en suivant
la vertu; est-il rien
de plus charmant
que de subir tout à
la fois, et les ordres

que DIEU nous pre-
scriit, et les regles
que la Justice nous
donne, sans perdre
iamais de veüe nôtre
intéret, puisque la
recompense du devoir
dont on s'acquie en
obéissant à DIEU, et
à la raison, est de la
Valeur d'une gloire
éternelle?

Nous sommes en

peine de sçavoir le
bonheur ou le mal.
heur qui nous doivent
arriver; chacun peut
faire son horoscope;
ceux qui pesent leurs
actions dans la ba-
lance de la Justice,
ne doivent point ap-
prehender son glaive,
comme tous les divers
chemins de la gloire
aboutissent sur son

frône, toutes les diffé-
rentes voyes de la
Volupté nous condui-
sent dans ses precipi-
ces; la bonne vie fait
la bonne fortune.

Je veux qu'un homme
soit grand à la me-
sure de son ambition,
ses grandeurs ne sau-
roient faire sa felici-
té; il peut bien con-
senter ses sens par

la pompe qui l'en-
vironne, mais il ne
peut satisfaire son
coeur par l'inquietude
dont il est agité; il
a beau donner de l'en-
vie à tout le monde,
s'il n'a l'honneur
pour objet, cette ja-
lousie se changera
bientôt en compassion.

La privation des
richesses nous est bien

plus utile que leur
jouissance, si nous ne
les employons utile-
ment; et comme la
grace d'en bien user
n'est pas donnée à
ceux qui les ont mal
acquises, leur mau-
vais employ est la
premiere punition
de leur injuste con-
quête, puisque DIEU
s'en reserve la derniere
dans les enfers.

Le bien que nous
acquerrons est fort dif-
ferent de celui que
nous faisons; celui-cy
nous console par le
souvenir qu'il nous
laisse, et par l'espé-
rance qu'il nous donne,
et l'autre nous afflige
par le soin qui l'accom-
pagne, et par la pei-
ne qui le suit; il ne
faut être riche qu'en

Bonnes oeuvres, parce
qu'elles seules ont la
vertu de nous enrichir
pour jamais. Tout
l'or et l'argent demeu-
rent sur la terre qui
les produit, comme
une partie de son
corps; que si les hom-
mes ont mis de la
différence entre l'un
et l'autre, il suffit
que la vertu les

confonde ensemble.

Quand une ame
noirce de crimes, ver-
roit sous ses vœux
exaucés, elle seroit
toujours malheureuse
puisqu'elle seroit
toujours criminelle,
le souvenir du mal
qu'elle auroit fait,
lui ôteroit le senti-
ment du bien qui lui
seroit arrivé; comme

le repos de l'ame ne
releve point de la for-
tune, elle ne peut rien
contribuer à son éta-
blissement, ce doit
être un ouvrage de
notre façon; et il est
d'autant plus admi-
rable que nous trou-
vons dans sa fin
celle de nos desirs,
puisque nous n'avons
rien plus à souhaiter.

C'est un étrange
aveuglement d'aimer
si fort la vie, et de
ne penser jamais
à sa course durée;
sands qu'on s'amuse
à compter les heures
quand l'horloge
sonne, et à voir dans
l'almanach combien
nous venons du mois,
le tems se passe sans
y songer, et lors qu'il

est passé, on y songe
inutilement, puis
qu'il n'a point de re-
tour. Ce n'est pas que
il n'y ait du conten-
tement de vieillir,
mais une longue vie
ne sauroit être agre-
able si elle n'est tran-
quille; et comme son
repos ne peut pro-
ceder que de celui de
notre esprit, il faut

de neceſſite travailler
ſoujours à ſon eſta:
bliſſement, ſi tou:
jours on veut eſtre
heureux.

Je mépriſe les pre:
ceptes de la Morale
et de la Politique,
quand ils persua:
dent qu'on doit ſe
conſentir du bien
dont on jouit, dans
l'impuiffance d'en

acquiescer d'avantage,
Le raisonnement me
parois trop foible pour
n'élever pas mon esprit
plus haut. On peut
bien être satisfait
de sa fortune, mais on
doit fixer sa satisfac-
tion d'un autre prin-
cipe que de celui de
la nécessité, puisque
le plus ou le moins
en cela, ne sauroit

rien ajouter à notre
repos, si notre consci-
ence le produit.

La bonne et mau-
vaise fortune sont
indifferentes à l'homme
de bien; comme il
vit de jour à autre
sans en avoir un seul
d'assuré, le tems de
l'abondance; et le
tems de la disette,
lui sont également

agréables; il ne pense qu'à suivre toujours le bon chemin qu'il tient, pour voir couronner le dernier pas de sa course.

Je ne m'étonne pas si les plaisirs du corps nous paroissent beaucoup plus sensibles que ceux de l'ame, les sens en font la première épreuve;

mais comme la rai:
son est plus croyable
qu'eux, tous les es:
prits raisonnables
demeurent persua:
dés, que comme les
appas des derniers
ont des douceurs sans
comparaison par des:
sus les autres; les de:
licies du corps, quoique
differentes, sont sou:
tes de même nature,

soit en leur fausse
apparence, soit en
l'amertume qui les
accompagne, puis qu'
elles nous laissent
soudain en passant
le regret d'avoir cru
qu'elles étoient veri-
tables. Tout au con-
traire des plaisirs de
l'âme, qui dans leurs
diversités sont sou-
vent égaux, soit par

leurs Veritez immua-
 bles, soit par leurs
 douceurs toujours pre-
 sentes; mais comme
 le plus parfait de
 tous est celui du repos
 de l'esprit, puis qu'il
 a la vertu de calmer
 l'orage de nos passions,
 nous ne devons soupi-
 rer qu'en son attente,
 sachant que sa priva-
 tion fait toutes nos

inquiétudes.

Quel plus grand
 avantage pourroit-on
 souhaiter dans le
 monde, que celui de
 n'y pretendre rien?
 n'est-ce pas être con-
 tent de voir ses de-
 sirs accomplis et tou-
 tes ses esperances ter-
 minées? c'est l'heureux
 destin de celui qui
 met sa conscience en

repos, puis que d'un
même oeil et d'un
pareil visage il re:
garde toutes choses,
et sans siller la pau:
piere, et sans chan:
ger de couleur; puis
dis-je que d'un es:
prit resolu et d'un
coeur ferme et con:
stant, il prête l'oreil:
le et aux bonnes,
et aux mauvaises

nouvelles, sans paroître ni émeu de ioye, ni touché de douleur.

C'est le glorieux sort des ames predestinées, qui par les lumieres confonduës ensemble et de la grace et de la raison, ne s'écarterent jamais des voyes de la justice, en allant au tombeau,

et comme en s'appro-
chant de la mort,
elles regardent sou-
jours l'éternité qui
est un séjour et de
joye, et de paix, celle
de leur conscience
leur en fait goûter
par avance les dou-
ceurs, puis qu'elles
n'en conçoivent point
de plus sensibles.

Je ne veux pas

persuader en cela le
Lecteur par la force
de la raison seulement,
j'aime mieux le con-
vaincre par la vérité
de l'expérience, afin
qu'il n'aye jamais
sujet de douter; il
n'a qu'à faire l'expé-
rience de ce que je dis pour
un moment, puisque
cet instant de repos
suffit pour lui faire

connoître l'horreur
de ses inquiétudes.

Comme le desir de
nous sauver est le
seul objet qui peut
remplir nos ames de
joye, la crainte de
nous perdre doit être
la seule image qui
la peut faire fremir
d'horreur; et c'est sur
cette nouvelle verité
que le repos de nôtre

esprit nous doit être
 bien cher, puis qu'il
 nous rend d'autant
 plus sensible l'espe-
 rance de nôtre salut,
 qu'il diminue l'ap-
 prehension de nôtre
 perte.

Que S. Augustin
 avoit raison quand il
 demandoit à DIEU
 la grace de L'aimer
 de tout son cœur un

moments seulement,
parce qu'il sçavoit
bien que cet instant
seroit le dernier de sa
vie puis qu'il mou-
roit d'amour; il faut
souhaiter de DIEU
une pareille grace
en lui demandant
celle de jouir du repos
de nôtre conscience;
si peu de tems qu'il
lui plaira, puisque

dans sa duréé quel:
 que courte qu'elle
 soit, nous connoissons
 qu'on ne sauroit
 vivre content, si l'on
 ne vit dans sa crainte,
 ni mourir heureux,
 si l'on ne meurt avec
 son amour.

Tous les desordres
 de la vie viennent
 de la méconnoissance
 de sa nature; ce n'est

pas qu'un homme
ne sçache qu'il est
mortel; mais comme
il ne fait jamais re-
flexion sur cette ve-
rité qu'en passant,
le tems de sa vie se
passe, et il se trouve
au bout de sa carrière
après l'avoir fran-
chie non seulement,
et avec un regret in-
utile.

C'est en vain qu'on
nous persuade que
l'exemple instruit
beaucoup mieux que
les préceptes; nous
avons beau voir mou-
rir devant nous les
plus jeunes, nous
n'en devenons pas
plus sages; il faut
pour notre malheur
qu'une dernière et
funeste expérience

nous instruisse inutilement, puisque la lumiere que nous en recevons, ne peut percer le bandeau de notre aveuglement qu'au dernier instant de la vie.

Quand nous serions assurés de vivre un siècle, si nous savions le plaisir qu'il y a de bien faire,

on ne se relâcheroit
pas d'un moment; et
dans la doute sensible
où nous vivons, de
sçavoir combien de
sens on doit vivre,
il faut manquer de
raison plutôt que de
volonté, à se mettre à
l'abri de la juste
crainte de mourir en
état de damnation;
après elle on n'a plus

rien à craindre.

L'incertitude de
la vie pour sa durée
est une belle école à
ceux qui sont capa-
bles de réflexion,
pour en tirer leur
profit, en évitant
le dommage irrépa-
rable qu'ils peuvent
courir; celui, qui se
studie à vivre, se rend
bientôt garant à

mourir, et quand on
 réussit en cela, on n'a
 plus rien à souhaiter,
 ni en ce monde, ni en
 l'autre.

Nous n'avons pas
 besoin d'horloge, ni d'al-
 manach, à nous faire
 souvenir que nous
 sommes mortels, le
 vent de notre respira-
 tion frappe à sez
 fort nos oreilles, pour
 nous en représenter

à toute heure la vérité;
mais ie m'étonne
qu'elle soit si fort
convaincante et si
peu sensible; tous
nos sens prennent
congé de nous, chacun
à sa façon, à tous mo-
mens, puisque cha-
que moment dimi-
nué et sa vertu et
ses forces, et leur de-
cadence continuelle.

ne nous obligera point
de les devancer, en
leur faisant nos pre-
miers adieux dans nô-
tre ame, pour les pou-
voir abandonner sans
regret.

Ceux qui meurent
avant que de mourir,
ne meurent jamais,
et l'on ne scauroit s'ex-
empter du tombeau
après la mort, qu'en
y descendant tout en

Vie: ce n'est pas qu'on
ne meure comme les
autres, et qu'on ne
soit enseveli de même
qu'eux; mais cette
mort change de nom
en changeant de natu-
re, par le bonheur
qui la suit, et notre
sepulture nous sert
de berceau, puis qu'en
étant semés en pour-
riture, nous devons

resusciter en gloire.

L'unique moyen
de se sauver, c'est de
penser continuellement
à son salut; et comme
ces seules pensées ne
sont jamais inutiles,
toutes les autres nous
font voir leur vanité:
se par elles mêmes,
puisqu'elles meu-
rent d'ez le premier
moment de leur

conception.

Tous ceux qui
 prennent attache au
 monde, emportent
 leurs liens dans le
 tombeau, et du tom-
 beau dans les enfers,
 pour y rendre leur
 servitude éternelle,
 le seul moyen de lé-
 viter, c'est de s'attach-
 er toujours à son de-
 voir; et comme la

raison en fait les
liens, nôtre engage-
ment est si juste,
que lors que le tems
nous delivre de nous
mêmes, pour nous
livrer à l'éternité,
elle nous lie insepara-
blement avec celui
qui en marque la
durée.



Reflection morale

Je ne pense jamais
à l'aveuglement des
hommes du monde,
sans être touché de
compassion; que
leur manie me pa-
roit étrange; ils
parlent toujours
sans savoir ce qu'ils
disent, ils travaillent

continuellement sans
connoître ce qu'ils font,
ils marchent toujours
sans s'informer d'eux
mêmes où ils vont:
ne peut-on pas souve-
nir qu'ils ne savent
ce qu'ils disent? ils
ne s'entretiennent
que de l'achat et
du débit de leurs den-
rées, comme si ce com-
merce avoit rendu un

omme heureux ;
n'est-on pas obligé
de croire qu'ils ne
sçavent ce qu'ils font ?
ils s'occupent à toute
autre chose qu'à faire
leur devoir, et il faut
de nécessité s'en ac-
quitter pour être
sauvé ; qui peut dou-
ter encore qu'ils ne
songent pas au lieu
où ils vont, puis qu'en

s'approchant à toute
 heure du tombeau,
 ils ne veulent pas
 qu'on leur parle de
 la mort, comme si
 elle n'étoit pas inévi-
 table!

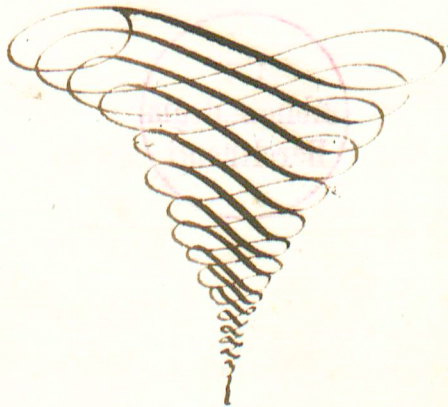
Chacun doit par-
 ler de ses intérêts,
 nous n'en avons point
 d'autre que celui de
 notre salut; nous
 sommes continuellement

occupés, il faut faire
choix de l'emploi afin
qu'il nous soit utile;
nous sommes toujours
en chemin pour aller
à la mort, on doit
toujours regarder le
bout de cette funeste
carrière, si l'on veut
emporter le prix;
sous les autres dis-
cours sont inutiles,
sous les autres

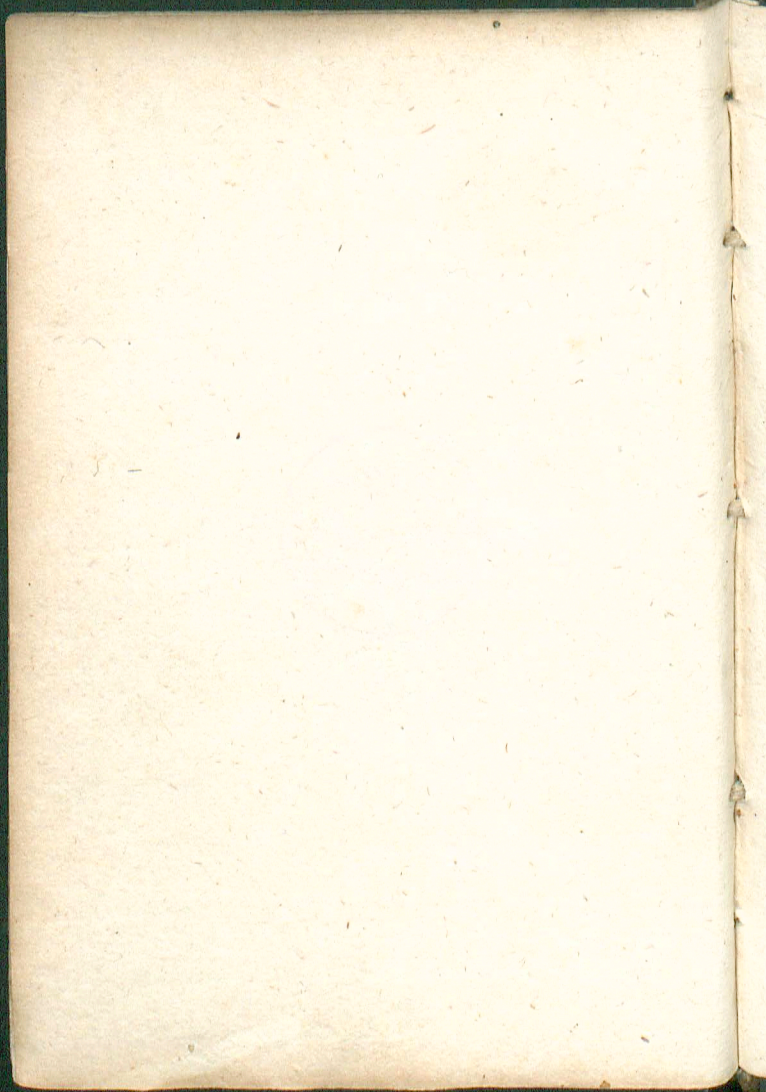
occupations sont
vaines, et toutes les
autres pensées sans
effet; comme la vie
est une mort continuelle,
il faut être toujours
en état de mourir, et avec
d'autant plus de raison qu'on
ne meurt qu'une fois,
et que le dernier
instant de la vie
nous donne ou nous

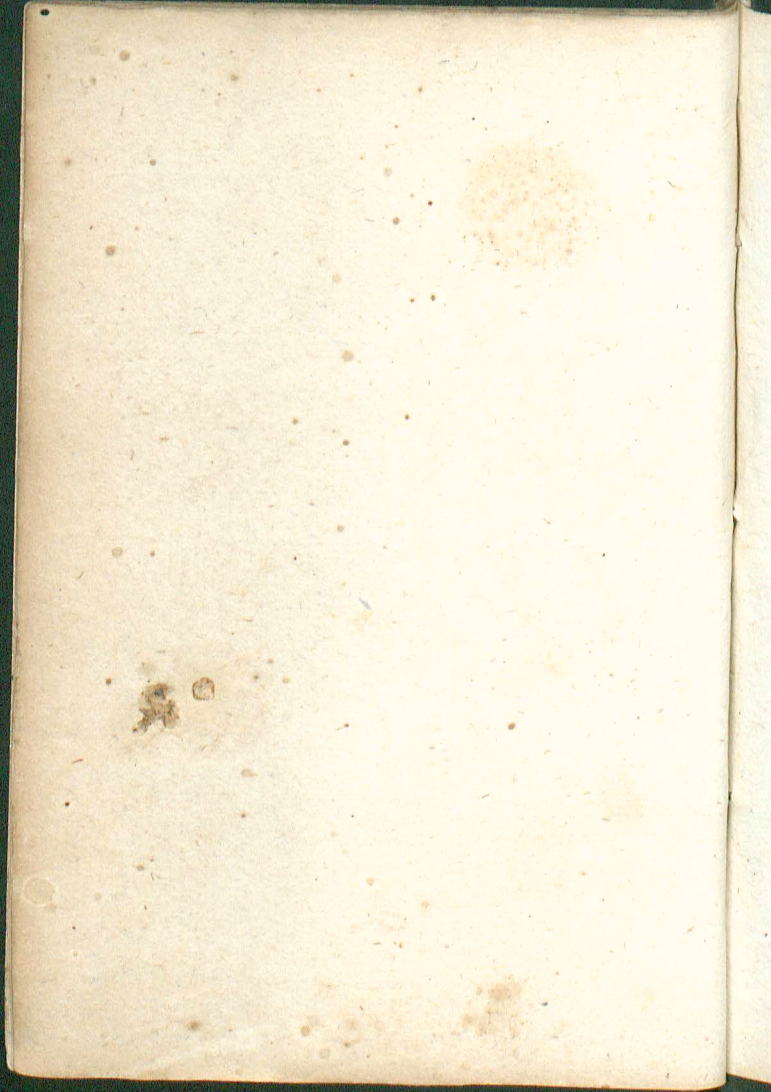
ôte la Couronne de
l'Éternité!

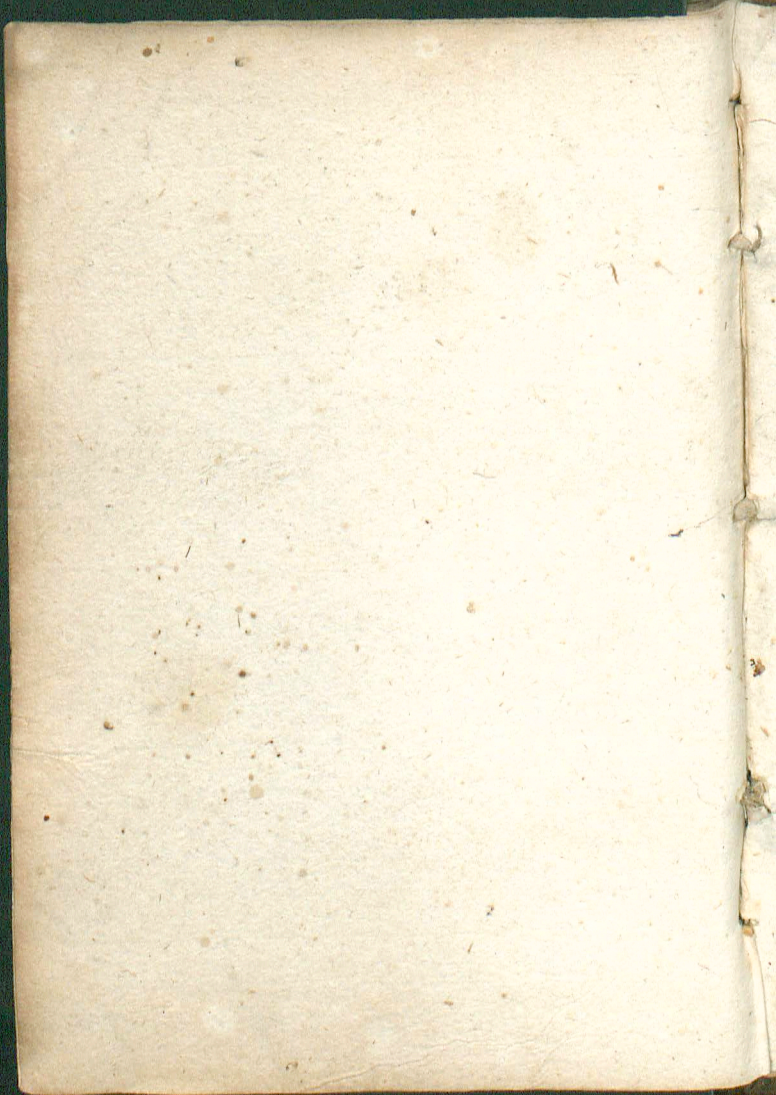
Fin.



Ex
Biblioth. Regia
Berolinensi.







204 of my Lee

